

Non, mais quelle idée j'avais eue de m'installer au café pour écrire !

Un fiasco total.

J'ai regardé le type, planté devant moi, qui me dévisageait comme s'il attendait une réponse de ma part. Comment pouvait-il s'imaginer que je l'avais compris ? Peut-être croyait-il que j'avais le don de lire sur les lèvres ? Mes écouteurs avaient à peu près le diamètre d'une pizza et pesaient au bas mot cinq kilos. J'avais pioché dans mes économies pour me payer un casque performant. Aucun bruit parasite ne me gênait pendant que je travaillais.

Voilà pourquoi je détestais écrire dans les lieux publics. D'une part, le volume sonore était tel qu'un casque à réduction de bruit était absolument nécessaire, d'autre part, j'étais sans cesse dérangée par des étudiants qui m'abordaient ou me bousculaient. Le premier cas de figure venait de se produire.

Le mec était canon, on ne pouvait pas lui enlever ça. Il avait des cheveux roux et de beaux yeux marron. Avec son jean et son T-shirt moulant qui mettait en valeur ses épaules carrées, il était agréable à regarder. Alors, comment expliquer la sensation désagréable que j'éprouvais ?

J'ai soulevé doucement l'écouteur droit de mon énorme casque.

— Pardon ? ai-je demandé en inclinant la tête.

Dans mon oreille gauche, Halsey continuait à s'égosiller. Le type m'a regardée, les paupières mi-closes.

— T'es souvent là le vendredi, a-t-il dit en pointant le

menton vers moi. Ça fait plusieurs fois que je te vois. Je t'observe depuis un moment.

Il disait vrai. Je venais souvent le vendredi, faute de pouvoir travailler ailleurs. Si j'avais eu le choix, je serais restée dans ma chambre à la cité universitaire de Woodshill. Malheureusement, j'avais pour camarade de chambre une nymphomane.

— Oui, il y a du bon café ici, ai-je marmonné.

Le type me regardait d'une façon qui me mettait franchement mal à l'aise. Comme s'il espérait quelque chose de ma part sans envisager une seconde que je puisse lui refuser quoi que ce soit.

À son tour, il a incliné la tête. Son sourire s'est agrandi.

— Tu ne bois pas de café. La plupart du temps, tu commandes un chocolat chaud. Mais bientôt, ça sera plus de saison. Qu'est-ce que tu vas choisir quand il va se mettre à faire vraiment chaud ?

Les mains moites tout à coup, la gorge serrée, je me suis demandé ce qu'il me voulait. Ça devenait carrément flip-pant. D'autant que je faisais tout pour passer inaperçue. Je ne m'installais pas à la vue de tous devant l'immense baie vitrée du café Patriot, mais de préférence à l'étage, tout au fond dans un coin, dos à la salle. Cette place avec la petite table ronde et les chaises usées, c'était comme un refuge pour moi. Jamais je n'aurais pensé attirer l'attention d'un type ici.

Ça me foutait les jetons !

M'observait-il depuis longtemps ? Oh mon Dieu ! Et s'il avait vu sur quoi je travaillais ?

— Je te paierais volontiers un verre pour le découvrir, a repris le type, baissant la voix d'une octave.

Sérieux ? Il me faisait vraiment le coup de la voix grave et des yeux de braise ? À d'autres ! Ça ne risquait pas de marcher avec moi. Depuis plus d'un an, je fuyais la compagnie des hommes comme la peste.

— J'apprécie ta proposition, mais je ne pense pas que ça

soit une bonne idée, l'ai-je rabroué tout en repoussant ma frange sur le côté, laquelle était dans un entre-deux particulièrement énervant.

Trop longue et trop courte à la fois. Mes mèches rousses me tombaient dans les yeux et me piquaient comme des armes pointues.

— Allez ! Pourquoi pas ? a-t-il immédiatement répliqué en tirant la chaise libre de la table d'à côté vers la mienne.

Il s'est assis à califourchon dessus, appuyant les bras sur le dossier.

— Tu trouveras en moi une oreille attentive.

Qu'est-ce qui lui faisait penser que j'avais envie de parler avec lui ? J'ai jeté un bref coup d'œil au fichier ouvert sur mon écran. J'avais diminué la taille des caractères, baissé la luminosité de l'écran, mais là, tout de suite, j'avais très envie de rabattre le capot de l'ordinateur. Ce que je venais d'écrire n'était pas destiné aux yeux de n'importe qui. Du moins, pas encore.

Grover s'est introduit en moi brusquement, m'arrachant un gémissement bruyant. Le son animal qu'il a émis ensuite a failli me faire jouir tout de suite.

Non, surtout pas aux yeux de cet étranger qui me fichait la chair de poule.

— Quelle matière ? a-t-il demandé en montrant mon ordinateur.

Le plus nonchalamment possible, j'ai rabattu l'écran, puis j'ai mis le casque sans fil autour de mon cou, m'aidant des deux mains pour passer mes cheveux par-dessus. Ensuite, j'ai ramassé mon sac par terre pour ranger Watson – c'est ainsi que j'avais baptisé mon ordinateur portable, dont j'avais fait l'acquisition près de trois ans auparavant. Il était immense avec ses cent pouces (au moins tout ça) et pesait en conséquence particulièrement lourd.

Le type m'a pris doucement le bras.

— Eh ! Tout va bien. Je ne voulais pas te chasser, je m'en vais, a-t-il dit d'une voix presque timide. T'étais toute seule dans ton coin, alors, je me suis dit...

Il a haussé les épaules un peu gauchement.

Bon, d'accord, il semblait beaucoup plus inoffensif à présent.

— Je te trouve vraiment gentil...

J'ai réfléchi à toute vitesse, me demandant s'il m'avait dit son nom.

— Cooper, a-t-il complété.

— Cooper, ai-je répété en souriant. Vraiment, tu as l'air très sympa, mais je dois partir maintenant. J'ai encore pas mal de trucs à faire et je n'arrive pas à me concentrer ici.

J'ai dégagé mon bras pour ranger le chargeur dans la poche avant de mon sac.

— On pourrait reprendre cette conversation une autre fois quand tu auras plus de temps, a proposé Cooper.

J'ai réprimé un soupir en me levant.

— Je ne suis pas intéressée, désolée.

Cooper s'était levé, lui aussi. Il m'a toisée doucement de la tête aux pieds.

— Je me suis trompé sur ton compte.

J'ai cligné des yeux, perplexe.

— Pardon ?

— Tu as l'apparence de quelqu'un qui aime s'amuser.

Son regard n'était plus du tout aimable.

— Mais en fait, t'es grave coincée. Dommage.

En quelques secondes, il a dégringolé dans mon estime. Les quelques points positifs qu'il avait pu glaner ont fusionné pour former un énorme point négatif.

— Je retire tout ce que je viens de dire, Cooper. T'es pas du tout un mec sympa ! ai-je lancé tout en rassemblant le reste de mes affaires.

Quand j'ai eu fini, j'ai passé la bride de mon sac sur mon épaule. Ma parole, il pesait une tonne !

— Ah ! mais j'y suis ! T'es lesbienne peut-être ? Fallait le dire tout de suite !

Ce type était incroyable.

— Mon orientation sexuelle n'a strictement rien à voir là-dedans. Tu t'imagines que parce que je n'ai pas envie de sortir avec toi, je n'aime pas les hommes ? ai-je lâché en passant devant lui. C'est un peu hâtif comme conclusion, non ? Et t'inquiète pas, je ne suis pas coincée non plus. Disons que ta voix grave et tes allusions bidon ne me font pas craquer !

Malgré mon sac trop lourd, j'ai dévalé l'escalier et je me suis précipitée dehors.

J'ai pris une grande goulée d'air frais. En ce mois de février, il faisait encore froid. Des volutes blanches s'échappaient de mes lèvres quand j'expirais. J'ai extrait le bonnet en laine kaki de la poche de ma veste et je m'en suis coiffée pour protéger mes oreilles du vent cinglant de Woodshill. Tout en enroulant mon écharpe autour de mon cou pour qu'elle me recouvre la moitié du visage, j'ai passé en revue mes différentes options.

Impossible de me réfugier dans ma chambre à la cité universitaire. Ma colocataire recevait un représentant du sexe opposé et j'avais trop souvent assisté à ses ébats, raison pour laquelle j'avais investi entre autres dans un casque onéreux. L'idée de tomber sur un type à moitié à poil dont la tête serait enfouie entre les cuisses de Sawyer ne me souriait guère.

Plus question non plus de m'installer au Patriot pour écrire. Tant que cette ordure hantait les lieux, pas même dix lamas ne parviendraient à m'y faire retourner.

Restait la bibliothèque de l'université. Elle était ouverte jusqu'à vingt-deux heures, mais ce n'était pas le lieu idéal

pour travailler sur mon texte confidentiel. Trop de personnes risquaient de jeter un coup d'œil à mon écran en passant.

En fourrant les mains dans mes poches, j'ai senti du métal froid dans l'une d'elles. J'ai immédiatement cessé de broyer du noir. Bingo !

Un peu moins de deux mois auparavant, ma meilleure amie Allie avait emménagé dans son nouvel appartement, situé à tout juste un quart d'heure du campus. Une fois installée, elle m'avait donné le double des clés. D'abord, parce que j'étais la tatie officielle de son chat Spidey que j'étais chargée de nourrir quand sa maîtresse s'absentait, ensuite, parce qu'Allie savait... pour Sawyer et sa vie sexuelle bien remplie. Elle m'avait proposé de venir chez elle chaque fois que je serais chassée provisoirement de ma chambre. Je n'avais pas encore osé profiter de son offre, mais là, je n'avais guère le choix.

J'ai tout de suite récupéré mon téléphone portable dans mon sac pour l'appeler. Comme elle n'a pas décroché, je lui ai envoyé un texto pour lui annoncer ma visite.

En règle générale, j'évitais de demander l'aide de quiconque, mais avec Allie c'était différent. J'avais fait sa connaissance le semestre précédent lors des journées d'intégration. Je l'avais remarquée parce que son visage exprimait parfaitement ce que je ressentais : un profond désespoir. Je lui avais immédiatement fait signe, l'invitant à venir s'asseoir à côté de moi, et, depuis, nous étions inséparables.

Allie habitait avec son ami Kaden dans un quartier très agréable. Les espaces verts étaient encore couverts de givre à cette époque de l'année, mais j'étais certaine qu'ils allaient bientôt se parer de couleurs. Le bâtiment se trouvait à proximité d'un petit parc offrant une belle vue sur le mont Wilson et les vallées environnantes.

Avant d'emménager à Woodshill, j'aurais parié mon ordinateur portable que je ne trouverais pas plus bel endroit que Portland. La ville où j'avais grandi faisait néanmoins

resurgir des souvenirs que je voulais rayer de ma mémoire à tout jamais. Woodshill, au contraire, était le lieu idéal pour les refouler. Ici, rien ne me rappelait mon passé, et j'avais la possibilité de me fabriquer des souvenirs tout neufs.

J'ai fermé la porte d'entrée du bâtiment, puis j'ai gravi les marches jusqu'au deuxième étage. Je venais si souvent chez Allie que j'aurais pu faire le chemin les yeux fermés. Pour ouvrir la porte de son appartement, il fallait d'abord la tirer un peu vers soi avant de s'appuyer dessus de toutes ses forces. Une fois dans l'entrée, j'ai entendu le miaulement familier de Spidey.

— Salut ! ai-je lancé depuis le vestibule.

J'ai posé mon sac, puis j'ai ouvert ma veste. Ignorant toujours s'il y avait quelqu'un dans l'appartement, j'ai fait quelques pas prudents en direction du séjour.

Silence.

Seuls les ronronnements de Spidey, qui se frottait contre mes jambes, sont venus rompre ce silence. J'ai caressé doucement son dos orange tigré. Un sourire comblé sur les lèvres, j'ai repris ma sacoche contenant Watson pour aller m'installer confortablement sur le canapé dans le séjour.

Ce qui s'est passé ensuite dépasse le pire scénario catastrophe que j'aurais pu imaginer pour ce jour maudit.

Pénis.

Oui, c'est bien ce que j'avais sous les yeux.

Un pénis de taille fort respectable et, soit dit en passant, prêt à l'emploi venait d'entrer dans mon champ de vision. J'ai regardé Kaden, ébahie, lequel me dévisageait bouche bée. Les secondes passaient et, bien malgré moi, je continuais à fixer Kaden, car il était indéniablement nu. Mes yeux, fascinés par ce spectacle, n'obéissaient plus à mes injonctions. Puisqu'ils refusaient de regarder ailleurs, je les ai fermés.

Mon Dieu, si seulement j'avais pu me volatiliser comme par magie.

— Kaden ? a dit ma meilleure amie depuis la chambre à coucher.

Sa voix m'a sortie de ma sidération.

J'ai tourné les talons pour partir, m'entravant au passage dans Spidey. Pas étonnant, j'avais les yeux toujours fermés ! Je devais quitter cet appartement au plus vite. Kaden m'a interpellée, mais j'ai fait la sourde oreille. Je ne songeais qu'à creuser la distance entre nous. Mes pas résonnaient dans la cage d'escalier, les talons de mes bottines claquant sur le granit, et tout à coup j'ai heurté de plein fouet un individu.

Le choc m'a coupé le souffle. J'ai ressenti une douleur intense au visage. J'ai chancelé. Vite, il fallait que je me rattrape quelque part. Là ! Je me suis cramponnée au type qui, au lieu de me retenir, a laissé échapper un gémissement et s'est mis à chanceler tout autant que moi. Plutôt que de tomber sur moi, il a préféré m'entraîner dans sa chute. Très prévenant de sa part !

Tout en essayant de me redresser, j'ai marqué ce jour d'une grosse croix rouge dans mon calendrier mental.

Aïe ! J'avais sûrement le nez cassé. Le nez, le genou et peut-être quelques côtes en prime.

— J'ai toujours rêvé que tu te jettes sur moi. Mais il ne fallait pas le prendre au pied de la lettre ! ai-je entendu au-dessous de moi.

J'ai retenu mon souffle. J'ai immédiatement ajouté une deuxième croix rouge à cette journée. Ainsi qu'un gros rond noir et un emoji. De préférence le petit singe qui ferme les yeux.

J'ai chassé les mèches rousses rebelles qui tombaient sur mon front et brouillaient ma vue.

Des yeux bleu sombre me fixaient.

Cette lueur amusée m'était familière. Tout comme la voix veloutée, l'ébauche de sourire et les cheveux noirs souvent indociles.

Spencer.

Je nageais en plein cauchemar. Un cauchemar aussi effrayant que délicieux. Spencer incarnait à lui seul tous les dangers qui menaçaient mon célibat volontaire.

— Je crois que je me suis cassé le nez, ai-je gémi avant de souffler sur une mèche qui me gênait.

Il n'en fallait pas plus pour réveiller la douleur atroce qui irradiait de l'arête de mon nez.

Une main, auparavant posée sur ma hanche, a tâté prudemment ledit appendice. Ma peau s'est mise à picoter, le fourmillement occultant un moment la douleur.

— Rien de cassé.

Son assurance m'a intriguée.

— Comment tu le sais ? ai-je demandé, intéressée.

Sa deuxième main s'est de nouveau posée sur ma hanche comme si c'était sa place attitrée. Familière. Pleine d'assurance. Et moi qui n'arrivais même pas à me relever !

— Je me suis déjà cassé le nez, a expliqué Spencer en tournant la tête pour que je puisse admirer son profil. Tu vois ?

En effet. On devinait une légère bosse (mais alors vraiment légère) en haut de l'arête de son nez. Mes yeux, ignorant mes mises en garde, ont suivi le contour marqué de sa mâchoire, s'attardant quelques secondes sur sa bouche avant de se plonger dans les siens. Une pression dans la poitrine m'a tirée de ma torpeur.

Je me suis levée avec précaution.

— Désolée, je ne voulais pas te foncer dessus.

Lui aussi s'est remis debout sans se départir de son petit sourire. Il a ensuite posé l'avant-bras sur son ventre en s'inclinant légèrement.

— Ce fut un honneur, Dawn.

Il s'est redressé et m'a regardée.

Spencer était grand, beaucoup plus grand que moi. En même temps, je ne mesure qu'un mètre cinquante-huit. Ce n'est pas très difficile de me dépasser.

— La prochaine fois que tu as des envies de collision, fais-moi signe. Tu as mon numéro.

Il a souri, découvrant une rangée de dents droites et régulières.

De nouveau une drôle de sensation dans le haut du corps. Comme des ailes de papillon qui frémissent.

Maudit Spencer Cosgrove.

Merde ! Voilà ce que je me suis dit à la seconde où je l'ai vu pour la première fois dans la cuisine de Kaden.

D'ailleurs, l'ayant pris pour Kaden, qui à l'époque n'était pas très aimable avec Allie, je lui avais passé un sacré savon. Quand un sourire narquois s'était dessiné sur ses lèvres, j'avais immédiatement ajouté au « Merde ! » d'origine « Putain, fait chier ! »

Allie s'était empressée de dissiper le malentendu, à l'époque. Dommage, j'aurais aimé rester furieuse contre lui un peu plus longtemps. Ça m'aurait permis d'ignorer l'évidence plus longtemps : Spencer était canon.

Tellement canon que c'en était dangereux pour son environnement. Je ne *voulais* pas le trouver sexy, mais c'était un fait indéniable. Mes efforts pour le nier étaient vains.

— Dawn ? a demandé Spencer en fronçant légèrement le front. Tout va bien ? Tu ne t'es pas blessé la tête, au moins, en heurtant mon torse d'acier ?

Il était clair qu'il plaisantait comme à son habitude. Tout était prétexte à rire chez lui. Spencer n'était pas particulièrement carré. Ce qui ne le desservait pas du tout, bien au contraire. Il avait le physique mince et nerveux d'un coureur et était parfaitement bâti. Ni trop charpenté ni trop fin. Entre les deux. Tout simplement parf... Eh merde !

— Mieux vaut un torse d'acier qu'un mur, ai-je répondu, un peu trop essoufflée.

J'ai cherché Watson du regard. Il avait dû être bien secoué par notre chute. Pourvu que le rembourrage de la sacoche ait

empêché le pire. Je n'avais pas de quoi me payer un nouvel ordinateur portable.

— Tu étais chez Allie ? a demandé Spencer, dont le bras est passé dans mon champ de vision.

Il avait ramassé Watson et époussetait de sa main libre le dessus de la sacoche noire.

Sa question a fait ressurgir un souvenir. J'ai ouvert de grands yeux.

— Tu ne peux pas monter chez eux ! ai-je dit en secouant vigoureusement la tête.

Mes cheveux m'ont fouetté le visage, une mèche est restée collée entre mes lèvres. J'ai soufflé dessus pour la chasser.

Spencer a froncé les sourcils.

— Kaden m'avait dit de passer chez lui, on devait travailler sur un projet.

Je voulais lui dire qu'Allie et Kaden étaient occupés, décrire la situation avec élégance, au lieu de quoi j'ai lâché le mot qui correspondait à l'image que je voyais dans ma tête :

— Pénis.

Il a cligné des yeux, perplexe.

— Quoi ?

Et comme un disque rayé, j'ai répété le même mot, un peu plus fort cette fois :

— Pénis !

La situation m'a rappelé le jeu du pénis. Pour gagner, il fallait scander le mot le plus fort possible en public.

— Je veux bien te le montrer, mais dans un lieu plus intime, a répondu Spencer en haussant les épaules. Enfin, si tu y tiens absolument, je peux aussi le déballer ici. Ça devait arriver tôt ou tard.

Spencer a entrepris de défaire sa ceinture.

J'ai aussitôt pris ses mains pour l'en empêcher.

— Je ne parle pas de ton pénis, idiot ! C'est Kaden qui se baladait à poil dans l'appart quand je suis entrée. Je crois...

que ces deux-là n'ont pas de temps à nous consacrer cet après-midi.

Spencer a pincé les lèvres. Ses épaules se sont mises à trembler.

— Tu peux rire ! ai-je dit d'un ton crispé en lâchant brusquement ses mains.

Il a rejeté la tête en arrière et a ri à gorge déployée. Un rire rauque et sonore qui emplissait toute la cage d'escalier et qui a provoqué un frisson agréable le long de ma colonne vertébrale.

Je lui en ai un peu voulu.

Avec un soupir de frustration, j'ai posé ma sacoche par terre. Cet ordinateur était vraiment trop lourd.

— Décidément, c'est pas mon jour.

— Qu'est-ce que tu dois faire ? a demandé Spencer, dont le rire s'était mué en sourire narquois.

— Il faut que je travaille encore un peu, mais je ne sais pas où aller, ai-je répondu.

— Pourquoi tu ne rentres pas chez toi ? a-t-il demandé tout en jouant avec la fermeture éclair de sa veste noire, l'ouvrant un peu, puis la refermant, tournant la tirette dans sa main.

C'était toujours comme ça avec Spencer. Il ne pouvait pas rester tranquille une seconde, pas même si sa vie en dépendait sans doute. Il avait trop d'énergie accumulée. Il jouait avec tout ce qui lui passait entre les doigts. Chaque fois qu'Allie et moi nous retrouvions chez elle pour réviser, Spencer, souvent de passage chez Kaden, nous rendait dingues avec sa manie de tambouriner sur des livres avec un crayon ou d'appuyer sur le bouton-pression de son stylo.

Au départ, ça me perturbait. D'une part, je m'agaçais de le trouver si séduisant, d'autre part, son incapacité à rester immobile me rendait extrêmement nerveuse. Pourtant, à force de passer du temps avec lui, j'avais fini par m'habituer à ses tics. Spencer était devenu l'un de mes meilleurs amis.

Juste un ami... Pas plus.

—Sawyer est... occupée. Donc, je suis allée dans un café, mais c'est pas l'endroit idéal pour se concentrer, surtout qu'un drôle de type a voulu m'inviter à boire un verre. Du coup, je suis venue ici parce que je croyais qu'Allie et Kaden étaient absents, ai-je éludé.

Spencer a gloussé.

—Ne me dis pas que tu as surpris Sawyer en train de...
J'ai levé brusquement la tête.

—Non, non, pas du tout.

À en juger par ses yeux pétillants, il ne croyait pas un mot de ce que je disais.

—Tu peux venir chez moi si tu veux.

Je m'apprêtais à protester quand j'ai réalisé que je n'étais encore jamais allée chez Spencer. Nous avions les mêmes amis, nous passions beaucoup de temps ensemble, mais nous ne nous retrouvions jamais chez lui. Pour être tout à fait honnête, je me demandais pourquoi il ne nous invitait jamais.

Néanmoins, je ne pouvais pas accepter. Quelque chose au fond de moi m'en empêchait. Mieux valait éviter de me retrouver en tête-à-tête avec lui. Les rares fois où nous étions seuls, je devais vraiment prendre sur moi pour ne pas passer mon temps à le regarder. En présence de nos amis, c'était plus simple.

—Je ne sais pas.

Il s'est penché vers moi.

—Et pourquoi tu ne viendrais pas ? a-t-il demandé tout en scrutant mon visage, l'air songeur.

Il était près, beaucoup trop près de moi.

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine alors qu'il n'était pas censé s'emballer. Je le lui avais expressément interdit. Personne ne devait le mettre dans cet état. Maudit cœur ! Traître, va ! Je prends soin de lui, je fais tout pour le guérir et voilà le remerciement !

—Parce que...

Troublée par la proximité de Spencer, j'ai dû m'éclaircir la voix. Naturellement, mes sens réagissaient à son odeur épicée et à son charisme. Mais ça n'avait rien à voir avec *moi* et ce que je souhaitais. Il fallait absolument que je prenne mes distances si je voulais éviter que la chaleur qui s'accumulait dans mon ventre ne gagne mon cou et mes joues. Certaines filles portent très bien le rouge aux joues. Elles semblent tout juste rentrées d'une bonne balade au grand air par une matinée d'hiver. Pas moi. Les taches rouges qui envahissent mon cou et mon visage ne me donnent pas franchement bonne mine. On est aux antipodes de la séduction. Non, je ne voulais pas que Spencer me fasse rougir.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il s'est redressé et a récupéré mon sac par terre d'un geste vif.

—Eh ! l'ai-je interpellé en me levant d'un bond.

J'ai pris ma veste pour l'enfiler. En me retournant, j'ai constaté que Spencer avait déjà descendu quelques marches.

—Rends-moi Watson !

Il s'est arrêté sur la marche suivante et m'a regardée.

—Watson ? Comme John Watson ?

J'ai hoché la tête tout en enroulant mon écharpe autour de mon cou. Spencer a émis un son rauque.

—Si tu savais comme j'ai envie d'un rancard avec toi.

J'ai soupiré. Ça durait depuis six mois. Il me demandait presque tous les jours de sortir avec lui. Chaque fois, je refusais.

Je n'avais pas de rancards. Je ne *voulais* pas de rancards. Peu importe ce que mon corps réclamait, plus jamais je ne m'engagerais avec un garçon.

—Tu connais ma réponse, ai-je dit en m'arrêtant une marche au-dessus de lui.

Nos yeux étaient désormais à la même hauteur.

Je ne voyais que du bleu. Du bleu et ce fameux sourire.

—Tu viens quand même, non ?

—Est-ce que tu me laisses le choix ? ai-je répliqué.

Il a tourné les talons et dévalé les dernières marches,
Watson coincé sous son bras, pris en otage.

Non, il ne me laissait pas le choix. C'était sa réponse.